

SOUVENIRS DE GUERRE D'UNE PENSIONNAIRE DE L'ÉCOLE NOTRE - DAME DE KERBONNE, REFUGIÉE À KERLOUAN DE 1941 A 1944

Par Marie-Louise Stéphan

Article paru dans le bulletin EPK n°4 de janvier 1989

Les sœurs de la Sagesse qui dirigeaient aussi l'école Sainte-Anne trouvèrent refuge à KERLOUAN. Le pensionnat fut rapidement organisé grâce à l'accueil et à la compréhension de Kerlouanais. Jeunes brestoises et élèves des environs, issues de toutes origines et d'écoles très différentes s'y retrouvèrent, mais tout ce petit monde hétérogène s'adapta très bien en dépit des conditions de vie très rudes : pas de chauffage du tout; une nourriture assez abondante, heureusement car les sœurs possédaient une ou deux vaches que la servante, en coiffe de l'île de Sein, promenait d'un pâturage à l'autre et le long des chemins de terre aux talus herbeux.

C'était la guerre: "à la guerre comme à la guerre..."

Les salles à manger des fermes du bourg devinrent salles de classe ; les greniers mansardés, des dortoirs; les aires à battre et les prairies voisines étaient les cours de récréation. Dans l'enclos de la belle ferme sur la route du Croazou, une corde à nœuds de six mètres de hauteur fut installée pour nous entraîner aux épreuves sportives du Baccalauréat.

Les promenades nous conduisaient au Croazou ou la « montagne » (la butte de la route de KERNILIS). ou encore jusqu'à Lanveur. Le dimanche et le jeudi, c'était le bord de mer, hiver comme été.

En hiver le bon air nous tenait en bonne forme. Un petit mal de gorge ou un rhume de cerveau passaient rapidement. Aucune épidémie de grippe à signaler durant ces années de guerre au pensionnat sans chauffage ; cependant car nous souffrions du froid, il fallait des mitaines pour écrire et essayer d'atténuer les engelures et gerçures des mains.

Nous manquions aussi cruellement de vitamines, comme toute la population surtout en ville. Un jour cependant, il y eut une distribution d'oranges, fruits à peu près inexistant sur les marchés, ces années-là. Ces oranges provenaient d'un bateau, sans doute celui de Ménéham, le Valerio-Genova¹.

Nous menions une vie spartiate, "à la dure" par la force des choses, mais aucune élève ne se plaignait, nous supportions stoïquement les épreuves, loin des fureurs de la guerre : levées à 6h30 pour la messe du matin, nous allions à l'église avant le jour, à peine éveillées.

Personne ne se dérobaît, la discipline allait de soi. Cette belle église entourée de beaux ormes, aujourd'hui disparus, et la chapelle Ste Anne veillant sur son cimetière, faisaient le charme de ce bourg alors paisible. Pas de voitures à cette époque-là et le couvre-feu obligeait chacun à rester chez soi la nuit venue.

A la fin de l'année scolaire, nous allions toujours à pied, au pardon de St-Egarec. Après les examens, tout le pensionnat se retrouvait à la plage de la Digue pour un pique-nique. Nous n'avions pas le droit de nous baigner, mais nous ne nous privions pas de belles escalades sur les rochers, de plus en plus difficiles, les jeunes aiment à vaincre les difficultés. C'était le couronnement du succès au brevet élémentaire, baccalauréat (1° et 2° parties).

¹ Le naufrage du Valerio eut lieu à Brignogan le 14 juillet 1947 (NDLR).

Actuellement on dirait que nous avons fait nos études dans une «boite à bachot ». Si on considère que nous étions tenues, et de près, par nos professeurs, c'est vrai, mais en tenant compte du dévouement et de la qualité pédagogique de leur enseignement, c'était tout autre chose. Notre motivation au succès, notre bon équilibre intellectuel nous ont permis de supporter toutes les difficultés matérielles et morales.

Quand je rencontre d'anciennes collègues, nous reparlons avec émotion et affection de notre chère sœur Marie-Jeanne, extraordinaire pédagogue qui avait en charge les classes terminales de philo (en philosophie et math-élem, maths et physique); notre prof d'anglais, la douce sœur St-François dont l'accent anglais nous amusait, elle donnait aussi des cours de dessin; la belle sœur Jean, professeur d'espagnol, etc.(on laissait de côté l'histoire et la géographie).

Il n'y avait pas de classe de seconde, ce qui m'a permis d'affronter la philosophie à 17 ans (avec de sérieuses lacunes retrouvées en faculté de lettres à Rennes. Les épreuves de baccalauréat 1943 ont eu lieu à St Pol de Léon le jour de la fête Dieu. Pas d'oral : à la fin des épreuves nous avons admiré la belle procession dans Saint-Pol. Brest et Morlaix avaient été bombardés et Quimper était loin.

C'est ainsi qu'a pris fin mon séjour de mes 16 et 17 ans à Kerlouan.

Des années inoubliables